

Fausses idées sur les gants blancs

par Cathleen A. Baker

Conseiller en conservation

et Randy Silverman

Responsable de la conservation

Université de l'Utah

Introduction

Gestes maladroits. Perte des sensations. Diminution des perceptions. On ne décrit pas ici une visite chez le dentiste mais dans les salles de lecture de nombreuses collections spécialisées où manipuler des livres et des documents rares et précieux s'accompagne du port de gants de coton blanc. Cet article examine les effets de cette bonne intention qui consiste à vouloir protéger d'éventuelles salissures nos collections uniques et met en lumière les conséquences néfastes d'une mesure qui handicape l'utilisateur.

On recommande le lavage régulier des mains comme un moyen plus efficace d'empêcher que les documents ne se salissent ; ce qui permet à l'utilisateur de ne pas négliger l'importance du toucher et des perceptions cutanées lors de la consultation de collections. Cet article se concentre sur les livres et les fonds papier anciens. Les auteurs reconnaissent que d'autres supports comme les épreuves photographiques, les négatifs et les diapositives, de même que les objets en trois dimensions (particulièrement ceux qui sont fabriqués à partir de métaux oxydables, induisent des problèmes de manipulation spécifiques qui concernent plus particulièrement les spécialistes de ces domaines.

L'héritage mythique des mesures de protection

« Il ne faut pas manipuler les livres avec des doigts sales, et ce qui est aussi néfaste pour les livres précieux, c'est de les manipuler avec des gants. On doit demander aux lecteurs de retirer leurs gants lorsqu'ils tournent les pages de beaux volumes illustrés, même s'ils répugnent souvent à le faire. » (Kroeger 1903, 320)¹

Comment, vous demanderez-vous, le port des gants est-il devenu obligatoire pour consulter les documents rares de certaines collections d'archives et de bibliothèques ? Cette mesure, censée « préserver » les collections qui présentent un intérêt particulier d'un point de vue historique ou artistique, est sans doute plus néfaste qu'efficace. C'est une erreur fondamentale que l'insistance des institutions à vouloir que les utilisateurs et le personnel chargé de collections spécialisées portent des gants de coton blanc pour manipuler des livres et des documents rares, ceci afin d'empêcher que la saleté et les substances grasses de la peau n'endommagent les collections papier ; les gants se salissent aussi facilement que les mains nues. Les gants de coton sont extrêmement absorbants, à l'intérieur comme à l'extérieur ; par exemple, même dans une salle de lecture méticuleusement nettoyée, de nombreuses occasions pourront se présenter où les gants transporteront de la saleté sur des surfaces semblables à une page de texte. Il a pu rester des résidus de produits de nettoyage et d'encaustique sur la surface des tables et des chaises ; dans les berceaux en mousse et leurs couvertures en tissu, ce sont la poussière et les particules comme celles que l'on trouve sur les reliures en cuir et qui contiennent des champignons, qui ont tendance à s'accumuler toujours davantage ; et le maquillage, les crèmes, les substances grasses de la peau (le sebum) peuvent maculer l'extérieur d'un gant au moindre contact avec le nez. Il se peut que les gants de coton ne contribuent même pas à garder propres les mains du lecteur. Non seulement la saleté s'accumule sur la partie extérieure du gant mais la chaleur provoquée par l'isolation de la main stimule la production de sueur (Hurley 2001) et rend par conséquent la main moite ; cette humidité devient alors néfaste en traversant le tissu poreux parce qu'elle augmente la probabilité que le gant attire, absorbe et diffuse de la saleté sur le document consulté. En outre, la fibre brute du gant, le coton, comme Jens Glastrup en a conclu grâce à des prélèvements, contient des graisses et des hydro-carbures (Glastrup 1997) qui sont loin d'en faire un outil de protection. La sueur elle-même est une substance liquide légèrement acide composée presque exclusivement d'eau (99,0-99,5 %). Les autres substances comprennent une quantité presque égale de sels non organiques et de

¹ Dans ce contexte, « leurs gants » se rapporte aux gants à la mode que les lecteurs portaient communément avant d'entrer dans la salle de lecture.

substances organiques (Hurley 2001, 71-72). Les glandes sébacées qui sécrètent le sebum (substance grasseuse de la peau) n'existent pas sur la paume des mains (Botek et Lookingbill 2001, 87-94) ; donc, le transfert direct de sebum par contact normal avec les collections ne représente pas un problème significatif. Selon une croyance largement répandue, le contact des mains nues avec le papier provoque des détériorations chimiques ; cela dit, nous n'avons, au cours de nos recherches, découvert aucune preuve scientifique qui viendrait corroborer cette croyance. Ce qui s'en rapproche le plus, c'est un article intitulé « Des traces de doigts sur des photographies » dans lequel Klaus Hendricks et Rütiger Krall (1993) montrent qu'une trace de doigt peut endommager une image argentique si les sels contenus dans la sueur, particulièrement le chlorure de sodium, parviennent à pénétrer le liant à la gélatine. Comme la surface du papier est presque toujours protégée par un liant à la gélatine (ou un autre agent collant), il faudrait que le chlorure de sodium franchisse cette barrière pour atteindre la cellulose qui se trouve au-dessous ; et la cellulose est beaucoup moins susceptible d'être attaquée par la corrosion que l'argent. Comme l'ont découvert Hendricks et Krall, l'autre agent nécessaire à la corrosion de l'argent, c'est l'oxygène ; et on peut argumenter que les feuilles de papier reliées entre elles pour former des livres (eux-mêmes fermés) ne sont pas exposées à des niveaux élevés d'oxygène pendant de longues périodes. De même pour des feuilles qui ne sont pas reliées entre elles, stockées avec d'autres morceaux de papier dans des classeurs et des boîtes d'archives.

Douglas Nishimura de l'Image Permanence Institute (Institut de technologie de Rochester) a fait état de sa participation à un test de corrosion réalisé dans l'industrie métallurgique, une expérience relatée par Hendricks et Krall dans un article publié en 1993. Cette expérience consistait à faire porter à vingt personnes des gants en PVC pendant cinq à dix minutes de façon à ce que leurs mains transpirent. Les gants étaient retirés et chaque personne touchait de ses mains nues un morceau d'acier. Nishimura rapporte que [plusieurs d'entre elles pouvaient rouiller une plaque de métal après le test du « gant imbibé de sueur »] (1997). Les participants se lavaient ensuite les mains avec un produit non-ionique et les rinçaient abondamment ; un seul parmi eux, identifié comme un « agent corrosif » a véhiculé suffisamment de transpiration pour attaquer le métal (Nishimura 1997). Cette recherche prouve bien que,

s'ils se lavent et se rincent soigneusement les mains, la plupart des gens ne véhiculent pas assez de transpiration pour endommager le papier dans des conditions normales. Pour les 5% d'entre eux qui transpirent abondamment, le seul remède efficace contre ce que Marion Sulzberger appelle le « système Sprinkler de la peau » (Hurley 2001, 47) consiste à porter un gant étanche fabriqué en vinyle ou en latex.

Néanmoins, la question du port des gants est plus complexe. Le règlement actuel des salles de lecture ne donne que peu d'informations aux utilisateurs sur les meilleures méthodes de manipulation, parce que « l'impression » que le port de gants protège efficacement les collections prévaut. Même si les gants de coton représentaient une barrière de protection efficace entre les lecteurs et la collection, leur utilisation encourage cette illusion que les mains, une fois protégées, deviennent en quelque sorte des instruments « sains ». Le port de gants augmente en fait le risque d'endommager physiquement des documents fragiles en les manipulant sans précaution ; et ceci est particulièrement vrai pour les papiers très fins ou cassants qu'il est beaucoup plus difficile de manipuler lorsque le sens du toucher est atténué. On doit prendre des mesures pour diminuer les risques d'endommager les collections par une pédagogie adaptée, certes, mais pas par le port de gants.

L'illusion sanitaire

« On doit demander aux enfants de montrer la propreté de leurs mains avant de les autoriser à manipuler les livres ; et cela sera plus facile si l'on dispose de sanitaires à proximité. » (Dousman 1896, 408)

Lorsqu'ils tentent de préserver la propreté des salles de lecture en portant des gants de coton mal ajustés, les conservateurs et les utilisateurs oublient que les livres et les documents rares n'arrivent jamais dans les collections spécialisées sans avoir été touchés par la main de l'homme. Bien au contraire. Avant que la machine ne succède à la fabrication manuelle des livres, d'innombrables occasions se sont présentées où des « foules aux mains sales » ont pu avoir un contact direct avec les livres et les objets en papier que nous conservons à présent avec autant de déférence. Les ouvrières chargées de trier le papier (souvent de la main d'œuvre féminine sous-payée) étaient parmi les premières à manipuler les feuilles de papier d'origine à peine terminées, fabriquées à partir de chiffon recyclé. Sorties de l'usine, ces feuilles étaient montées en

cahiers ou en rames, emballées par un ouvrier et envoyées à l'imprimeur ou au papetier.

Chez l'imprimeur, le papier était traditionnellement humidifié par un apprenti (généralement un jeune garçon) avant d'être récupéré feuille par feuille pour l'impression, puis posé à nouveau sur une pile avant l'impression du verso. Une fois l'impression achevée, on suspendait les feuilles pour qu'elles sèchent. Les étapes d'inspection, de collation et de pliage préalables au montage manuel et à la distribution des ouvrages impliquaient un contact considérable avec la main de l'homme. Les clients du libraire, y compris le propriétaire définitif de l'ouvrage, auraient eu l'occasion de lire attentivement le texte feuille après feuille de nombreuses fois. Peut-être ensuite, la famille et les amis de l'acheteur en ont-ils feuilleté à plusieurs reprises les pages en goûtant le bonheur à la fois visuel et tactile qui consiste à lire l'ouvrage dans une atmosphère détendue, que ce soit par plaisir ou par nécessité.

Quant aux documents manuscrits, il était courant que l'auteur d'une lettre privée maintienne une feuille de papier fraîchement imprimée ou s'y appuie non-chalamment, en écrivant à un être cher, tandis que les employés chargés d'affaires juridiques ou commerciales rédigeaient des correspondances, conservaient des archives et tenaient leurs livres de comptes dans des locaux loin d'être hygiéniques (le mot « hygiène » n'apparaît d'ailleurs dans l'édition qu'à partir de 1848). Les destinataires de ces lettres et documents les lisaient, parfois à la lueur d'une bougie ou la flamme d'un feu découvert, qui dégagait souvent de la fumée ; ensuite ils les repliaient ou peut-être les rassemblaient-ils soigneusement à l'aide d'un ruban avant de les ranger dans des placards en bois, des tiroirs de bureau, ou une armoire à trousseau.

Pourtant, alors que ces pratiques ont été largement répandues dans le monde entier pendant plusieurs centaines d'années, on peut difficilement prouver que le contact répété avec la peau humaine ait considérablement détérioré le papier ancien. C'est vrai, la lecture attentive de livres et de documents manuscrits datant de plusieurs siècles (particulièrement les parchemins) a pu occasionner des salissures sur les marges, à l'évidence souvent manipulées. Mais si l'on considère leur date d'origine, époque de feux de bois ou de charbon, de pièces noires de suie, de surfaces grasses et d'éclairage à la bougie, tout cela ajouté à des habitudes loin d'être exemplaires sur le plan

hygiénique, peut-on s'attendre à mieux ? Pourtant, il existe encore bien d'autres exemples de livres, de lettres et de documents datant de centaines d'années et pratiquement intacts qui révèlent peu de traces du contact humain, alors que nous pouvons être sûrs qu'ils ont été largement manipulés au fil du temps.

Comparée aux effets destructeurs de la pollution, de la chaleur, de la lumière, de mauvaises conditions de stockage, de pliages récurrents et du taux d'acidité contenu dans le papier, la détérioration chimique causée par le contact des mains nues est imperceptible. En réalité, la dernière fois que vous avez vraiment vu une trace de doigt sur un morceau de papier, quand était-ce ?

Avant d'être stockés dans un environnement strictement contrôlé, le papier, largement protégé par ses agents collants, a effectivement survécu à la lecture à mains nues. Et il existe très peu de risques que des documents (pour leur plus grande part en tout cas), issus de collections spécialisées soient manipulés à l'avenir, par comparaison au nombre de fois où ils auront été consultés avant de faire partie de notre « patrimoine culturel ».

La main privée de sensations

« *Ne manipulez pas les livres avec des doigts sales. Lavez-vous les mains.* » (L. Lyon 1900, 350)

Les êtres humains sont tous dotés de cinq sens : la vue, l'ouïe, l'odorat, le toucher et le goût, qui leur permettent d'appréhender l'environnement dans lequel ils se trouvent. Alors que ces cinq sens fonctionnent normalement ensemble pour enrichir et affiner nos perceptions immédiates, les plus importants lorsque nous consultons des documents-papier sont sans doute la vue et le toucher. Le contact physique avec le papier contribue à fournir à l'observateur attentif des informations essentielles et complémentaires apportées par l'évidence « à portée de main ».

Le port de gants atténue les perceptions tactiles ce qui trouble l'idée que l'on se fait du papier et par extension de l'objet dans son ensemble. D'un point de vue mécanique, il est difficile de percevoir l'épaisseur et la souplesse de la feuille et par exemple impossible de déterminer combien de feuilles on manipule.

Il est courant qu'on attrape par inadvertance deux ou trois pages en même temps lorsque le toucher est

atténué, et il en résulte des tentatives maladroites pour séparer les feuilles ou tourner une page, tentatives empêchées par les contraintes que représente un gant de coton mal ajusté. Devoir saisir le tissu aux mailles lâches par-dessus les minuscules irrégularités du papier, un bord cassant et abîmé ou un morceau déjà déchiré, conduit inévitablement à des dommages involontaires ; ce qui est d'autant plus rageant lorsque l'on sait que l'on pourrait manipuler les mêmes objets avec moins d'efforts les mains nues.

Dans une étude récente destinée à mieux comprendre le sens du toucher, on a placé le bout des doigts de sujets-test sur un objet glissant (comme une souris d'ordinateur plane). Sans qu'ils aient vu l'objet, on demandait aux sujets de déterminer si l'objet en question se déplaçait à l'horizontale sur une surface bombée ou creuse. Parce que l'objet ne bougeait pas, les sujets l'imaginaient toujours sur une bosse, sans se soucier de savoir s'il se trouvait réellement sur une surface bombée, creuse ou plane (Flanagan et Lederman 2001). Cette difficulté à obtenir des perceptions précises en trois dimensions quand le sens du toucher est appauvri repose sur le présent argument ; en effet, une mauvaise appréhension de l'espace contribue à faire augmenter la proportion de plus en plus importante de personnes qui endommagent considérablement le papier en portant des gants.

En portant des gants, il est pratiquement impossible d'avoir une perception du papier en tant que matériau ; il est également impossible d'obtenir des informations sur la surface du papier, le grain (de savoir par exemple si une feuille comporte une trame ou un dessin) et, ce qui est plus embêtant, sur l'état de la feuille, ce que le contact avec la peau nue apporterait intuitivement autrement. C'est pour cette raison que les conservateurs ne portent pas de gants lorsqu'ils examinent des objets ou les traitent.

Quand a-t-on commencé à porter des gants ?

« Fouquet, éminent bibliophile français, avait coutume de conserver dans l'antichambre de sa bibliothèque, une pile de gants blancs et aucun visiteur n'était autorisé à en franchir le seuil ou à manipuler un ouvrage sans en avoir enfilé une paire, parce qu'il aurait pu salir les précieux volumes avec ses mains nues. On ne s'attendrait pas à ce

que cette époque ait montré de telles exigences pour conserver ses ouvrages intacts ; et pourtant, tout bibliothécaire qui se respecte se prend souvent à souhaiter qu'il y ait des moyens de contraindre les gens à être plus soigneux qu'ils ne le sont avec les ouvrages. » (Spofford 1905, 116)²

Selon Nishimura (2003), le port de gants de textile pour des raisons de conservation remonte probablement au XIX^e siècle quand les photographes voulaient protéger leurs négatifs des traces de doigts. Lorsqu'on fait des recherches dans les premiers textes traitant de la conservation des livres et du papier, on s'aperçoit pourtant que les gants n'y sont pas mentionnés, ce qui laisse supposer que leur utilisation, et certainement l'approbation générale des bibliothèques et des archives à leur sujet, est un phénomène relativement récent. Même à une date aussi récente que la Conférence de l'IFLA à Vienne (en 1986) quand Hendricks conseillait que les « négatifs et les épreuves non protégés soient manipulés uniquement à l'aide de gants de protection qui ne peluchent pas, en coton ou en nylon » (Hendricks 1987, 63), Merrily Smith, qui représentait la Bibliothèque du Congrès, dans son article très complet sur l'entretien et la manipulation des documents, ne mentionnait pas l'utilisation de gants en bibliothèque (Smith 1987).

Par conséquent, il semble que l'usage des gants de coton se soit étendu aux salles de lecture conservant des livres rares et des archives, seulement dans la dernière décennie du XX^e siècle, ce qui laisse penser que cette pratique n'a pas vingt ans. Elle s'est probablement répandue grâce aux bonnes intentions de quelques conservateurs qui avaient directement accès aux catalogues de fournitures dans lesquels on vantait de plus en plus l'utilisation des gants comme une pratique largement répandue dans les bibliothèques et les archives. Pourtant, alors que de nombreux conservateurs restent convaincus de l'efficacité du port des gants pour les utilisateurs en salle de lecture, d'autres ne le sont pas. Un débat en ligne datant d'octobre 1999 sur un site de collections spécialisées a révélé que certains conservateurs de livres s'opposaient fermement au port de gants. En relevant le gant, ils ont déclaré :

« Je demande à mes lecteurs de ne JAMAIS porter de gants d'aucune sorte, sauf lorsqu'ils manipulent des photographies. Quelle est la logique qui consis-

² Ainsworth R. Spofford a été Directeur de la Bibliothèque du Congrès de 1864 à 1897.

terait à demander à des gens sympathiques de porter quelque chose de mal ajusté qui les rend plus maladroits et atténue leur sens du toucher ? »

Martin Antonetti, Conservateur des livres rares, Neilson Library, Smith College.

« Les lecteurs sont beaucoup plus susceptibles d'endommager les livres et d'autres documents imprimés lorsqu'ils portent des gants que dans le cas contraire. »

Terry Belanger, Professeur d'université et Conservateur honoraire des collections spécialisées, Book Arts Press and Rare Book School, University of Virginia (Belanger, 1999).

« Les gants de coton peuvent accrocher les pages fragiles... De plus, il est beaucoup plus facile de garder les mains propres lorsqu'elles sont dénudées. Nous demandons à tous les utilisateurs de se laver les mains avant de manipuler les documents et de s'assurer que nous nous les lavions aussi. »

Elizabeth E. Fuller, Bibliothécaire, Rosenbach Museum and Library, Philadelphia (Fuller, 1999).

Qu'a-t-on perdu ou gagné ?

[Et quand j'eus touché la lettre, je sentis dans les paroles de Tennyson que l'homme mort m'avait touché depuis le fond des âges : j'ai construit ma vie parmi « ces feuilles mortes qui gardent leur verdure / les nobles lettres des morts. »] (Byatt 1991, 115).

Alors qu'on peut utiliser des substituts comme le microfilm, les photocopies ou les images numériques pour protéger certaines collections d'une utilisation qui dépasse la moyenne, le fait d'imposer aux utilisateurs un élément qui les sépare tacitement des objets qu'ils manipulent représente plus qu'une simple question de conservation. Au moment où la société occidentale se désengage progressivement du savoir-faire traditionnel (à la main ou à la machine), elle diminue d'autant la possibilité pour le lecteur de se construire un schéma esthétique grâce aux caractéristiques qui font la culture du document. Préserver un contact physique avec les objets aide à la fois l'utilisateur et le conservateur à garder le sens de la richesse des cultures qui ont donné naissance à ce document et l'ont utilisé ; le « matériau » historique est implicitement chargé de liens au passé qui s'inscrivent dans son aspect physique.

Le passage au tout-numérique nous empêche déjà

d'avoir accès aux trésors culturels qui ont eu leur heure de gloire il y a seulement cinq ans et sont transformés en objets « virtuels ». Au lieu d'imposer aux gens que nous prétendons servir des restrictions systématiques, il vaudrait mieux que les professionnels des bibliothèques et des archives considèrent les bénéfices qu'ils peuvent apporter à l'utilisateur en enrichissant son expérience et en le mettant littéralement « en contact » avec son patrimoine culturel.

Recommandations

« On mettait à disposition un cabinet de toilette. D'abord, on obligeait les petits garnements à se laver les mains (ensuite on le leur permettait) avant de pénétrer dans la bibliothèque. Nous employons le verbe « permettre » parce qu'ils cessèrent vite de considérer cela comme une obligation et en vinrent à y voir un privilège, quelque chose de très amusant en fait. » (Anonyme 1890, 260).

Pour préserver les livres rares et les collections d'archives, il suffit de demander aux utilisateurs de se laver les mains avec un savon ordinaire et de l'eau, en les frottant vigoureusement pendant dix à quinze secondes, en nettoyant bien la peau sur toute la surface, enfin en les rinçant et en les séchant bien (Abouzelof 1999), avant d'examiner les objets et juste après si nécessaire. Mettre en application cette mesure permettrait aux gens de rendre indissociables propreté de la peau et pratiques adaptées à l'entretien des collections, tant dans la sphère publique que privée. Pour que cette mesure simple se révèle efficace, il faut que des moyens pratiques de se laver les mains soient fournis dans les salles de lecture. Une solution évidente consiste à demander aux utilisateurs de se laver les mains avant d'entrer dans la salle de lecture, dans le meilleur des cas, dans un petit lavabo disposé à proximité ou dans les toilettes publiques.

Un compromis consisterait à fournir des lingettes bon marché, jetables et imprégnées d'alcool de façon à ce que les utilisateurs puissent se nettoyer les mains sans quitter la salle de lecture. On peut acheter des lingettes en emballages individuels par lots de 1000 pour moins de deux cents la pièce dans des usines qui commercialisent des fournitures jetables utilisées pour l'entretien des espaces. Il faut éviter de choisir des produits qui contiennent des lotions pour la peau mais l'éventail est large ; on peut en avoir un aperçu sur le site du Musée de la lingette³. Mettre en place un « point-nettoyage » quelque part dans la salle de lecture

consisterait simplement à disposer un distributeur de lingettes pré-emballées, un rouleau de serviettes en papier pour enlever les restes d'humidité laissés par la lingette et une poubelle où déposer les produits de nettoyage usagés. Si l'on demande au personnel d'utiliser également ce dispositif public, les lecteurs ressentiront d'autant plus la nécessité de se laver les mains comme un automatisme.

S'il est nécessaire de porter des gants pour la protection du personnel et des lecteurs, les auteurs recommandent un gant bien ajusté et non poudré, en vinyle pour éviter les problèmes d'allergies au latex³. Les perceptions tactiles seront diminuées mais lorsqu'on manipule des documents moisiss ou très sales, ce sont la santé et la sécurité qu'il faut privilégier. Enfin, les auteurs mettent en garde sur le fait que, avec ou sans gants, feuilleter un manuscrit ou les surfaces imprimées d'un texte peut endommager inutilement un papier fragile ou des documents qui partent en lambeaux (ce qui est souvent le cas lorsque l'encre métallo-gallique est utilisée), des impressions en relief (comme les impressions en héliogravure) ou les supports friables (y compris les pastels).

Conclusion

Il faut ré-examiner les mesures de protection qui recommandent que les utilisateurs et les conservateurs portent n'importe quelle sorte de gants lorsqu'ils manipulent des documents d'archives et de bibliothèques. D'après les observations que nous avons pu faire sur de nombreux livres largement consultés, il semble clair qu'une manipulation quotidienne ne provoque pas de détérioration chimique du papier.

De toute évidence, les restaurateurs ne portent pas de gants lorsqu'ils traitent des ouvrages ou des objets papier, sauf dans les rares cas où leurs propres mains nécessitent d'être protégées. Les gants de coton blanc NE protègent PAS les livres et le papier contre la transpiration et la saleté et ils augmentent la probabilité que les personnes endommagent l'état physique des collections. Mettre en place une mesure observée par tous, qui consisterait à se laver les mains, est une alternative raisonnable et efficace au port de gants ; des règles de base en découlent qui doivent être respectées par les conservateurs de livres et de papier avant de manipuler les mêmes documents.

³ L'adresse du site du Musée de la lingette est la suivante : <http://members.aol.com/moisttwl/>.

⁴ On peut trouver des informations sur les allergies au latex sur le site suivant : <http://latexallergylinks.tripod.com/>

Bibliography

ABOUZELOF (R.H.) 1999. *Diffusion of Innovations: Describing the Perceptions of the Stages in the Innovation-decision Process for Handwashing and Alcohol Hand Rubs*. Masters thesis. College of Nursing, University of Utah.

Anonymous 1890. Cleanliness is next to godliness! *Library Journal* 15, no. 9 (September): 260.

ANTONETTI (M.) 1999. Gloves, 12 October. (Accessed 22 November 2003). <http://palimpsest.stanford.edu/byform/mailling-lists/exlibris/1999/10/msg00119.html>

BELANGER (T.) 1999. Gloves, 12 October. (Accessed 22 November 2003). <http://palimpsest.stanford.edu/byform/mailling-lists/exlibris/1999/10/msg00122.html>

BOTEK (A.A.) and **LOOKINGBILL (D.P.)** 2001. The structure and function of sebaceous glands. In *The Biology of the Skin*, ed. R. K. Freinkel and D. T. Woodley. New York: Parthenon Publishing Group. 87–100.

BYATT (A.S.) 1991. *Possession: a romance*. New York: Vintage International.

DOUSMAN (E.D.) 1896. Children's departments. *Library Journal* 21 (September): 408.

FLANAGAN (J.R.) and **LEDERMAN (S.)** 2001. Feeling bumps and holes. *Nature* 412 (July 26): 389–390.

FULLER (E.E.) 1999. Gloves, 12 October. (Accessed 22 November 2003). <http://palimpsest.stanford.edu/byform/mailling-lists/exlibris/1999/10/msg00128.html>

GLASTRUP (J.) 1997. White gloves, 28 April. (Accessed 22 November 2003). <http://palimpsest.stanford.edu/byform/mailling-lists/cdl/1997/0594.html>

HENDRIKS (K.B.) 1987. Storage and handling of photographic materials. In *Preservation of Library Materials: Conference held at the National Library of Austria, Vienna, April 7-10, 1986*, Conference of Directors of National Libraries. Vienna: K. G. Saur. 55–66.

HENDRIKS (K.B.) and **KRALL (R.)** 1993. Fingerprints on photographs. *Topics in Photographic Preservation* 5: 8–13.

HURLEY (H.J.) 2001. The eccrine sweat glands: structure and function. In *The Biology of the Skin*, ed. R. K. Freinkel and D. T. Woodley. New York: Parthenon Publishing Group. 47–76.

KROEGER (A.B.) 1903. The care of books. *Public Libraries* 8 (July): 320.

LYON (L.) 1900. Proposed charging system. *Library Journal* 25 (July): 350.

NISHIMURA (D.) 1997. White gloves, 22 April. (Accessed 9 May 2003). <http://palimpsest.stanford.edu/byform/mailling-lists/cdl/1997/0562.html>

NISHIMURA (D.) 2003. Personal communication. Image Permanence Institute, Rochester Institute of Technology, Rochester, N.Y.

SMITH (M.A.) 1987. Care and handling of bound materials. In *Preservation of Library Materials: Conference held at the National Library of Austria, Vienna, April 7-10, 1986*, Conference of Directors of National Libraries. Vienna: K. G. Saur. 45–54.

SPOFFORD (A.R.) 1905. *A book for all readers, designed as an aid to the collection, use, and preservation of books and the formation of public and private libraries*, 3rd ed. New York: G. P. Putnam's Sons.